L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 9 MARS 1884.

A propos du tirage d'une loterie.

A M. Charles Gayarré.

Nile-Orléans, 8 mars 1884

Mon cher compatriote,

Un ami m'écrit :

"Vous n'avez sans doute pas oublié qu'une loterie de tableaux appartenant à M. Charles Gayarré a été organisée par un Comité de dames de la Nouvelle-Orléans. Voulez-vous insérer dans votre Bulletin Artistique de demain dimanche une petite note indiquant que le tirage de la loterie aura lieu mercredi 12 mars, à sept heures et demie du soir, au magasin Werlein, rue Bourbon, et que les porteurs de billets sont invités à y assister."

Voilà qui est fait.

Seulement, mon cher compatriote, ces lignes ne paraîtront point, selon le désir de notre ami commun, dans l'un de mes Bulletins, car ceux-ci ont vécu et dorment maintenant en paix. Ce qui leur est bien dû, n'est-ce pas? à eux qui peut-être ont endormi plus d'un lecteur.

Mais la demande à laquelle je me rends et la venue prochaine de ce tirage de loterie ont éveillé en moi quelques pensées auxquelles je laisse prendre leur vol. Si ce vol est désordonné, votre bienveillance me le pardonnera.

Cette loterie, une dépossession commandée par ce Shylock qu'on nomme la nécessité, a quelque chose de vivement attristant. Si elle atteste que les dames louisianaises, tant ingénieuses, tant délicates pour le bienfait, ont rempli votre désir vite et bien, elle témoigne aussi que la vie, même la plus honorable, la mieux remplie, est souvent vouée à de tristes renoncements.

Il vous a plu, comme à d'autres, épris de la plume et sachant les études, les luttes sans trêve qu'en lui doit, il vous a plu de suivre en Louisiane l'âpre chemin des lettres; ne vous souvenant point que ce pays est le vôtre, circonstance aggravante, et surtout que la route n'y est pas encore tracée à cette prestigieuse, à cette attirante carrière. Et voilà qu'ainsi que l'ont d'autres aussi, après une longue traite, vous avez parfois hésité à continuer de faire chemin; une sorte de désespérance a dû souvent ralentir votre pas, et vous avez été mordu de l'envie de vous arrêter enfin, de vous étendre avec douleur et dégoût sur la route brûlante, sans issue.

Mais quoi! bientôt vous reprenez votre marche. En route toujours! Ah! c'est que sur pareille voie la halte n'est pas aussi aisée qu'on l'imagine. Il faut, bon gré mal gré, céder à l'impulsion donnée, à la force acquise. Elle vous emporte.

Quand on est écrivain, quand surtout on a une âme d'artiste, lorsqu'au cours de toute son existence on a porté cette passion de sonner le clairon de la pensée, de parler aux masses par le journal ou par le livre, on ne se soustrait pas facilement à cette influence souveraine, à ce culte. Entré dans le temple, on y veut rester debout, dût la souffrance, dût cent cerveau et corps brisés vous faire un jour rouler au pied de l'autel.

Ce deux pays des lettres a des rives qui tentent; des sirènes vous y attirent; celles là n'ont pas disparu avec les mythologies des premiers siècles. La soif des clarté bien sereines, bien caressantes, mais des nuits bien livides aussi.

Les créations de l'esprit, vous le savez, donnent aisément des fêtes prestigieuses à l'artiste par la plume, le pinceau ou le ciseau; mais que fois aussi vient s'y mêler un hôte sombre, railleur, qui n'y était point invité: à découragement.

J'ignore si déjà vous avez connu ce visiteur; rien ne l'indique dans votre existence restée active, laborieuse, utile.

Néanmoins vous voici, ce me semble, en face d'une de ces périodes où la défaillance vient, où le spleen envahit, un instant du moins.

Je me dis que, si bien trempée que soit votre nature, une plainte, dont vous aurez peut-être été le seul confident, a dû s'échapper de votre âme quand est venu pour vous le moment, souvent différé, où il a fallu renoncer à cette petite galerie de tableaux, et de bronzes, de reliques, de ces mille et un objets qui, collectionnés aux jours heureux, consolent parfois aux mauvais jours.

Ces toiles, ces gravures, ces fantaisies artistiques choisies par nous et au milieu desquelles nous avons vécu, nous avons joui, nous avons souffert, sont des compagnons, des amis qui peuplent notre solitude, qui sont comme les confidents de notre vie, qui nous la racontent, en notes gaies ou tristes, mais émouvantes, sympathiques toujours.

A ce vieux cadre l'indifférent ne voit qu'une couche de poussière là où se trouve pour le maître la poudre d'or du passé.

Se séparer de tous ces témoins muets de notre existence intime; être contraint par les chiffres d'une inexorable réalité à les vendre, à les disperser aux quatre vents du ciel, voilà bien un deuil, deuil amer, dont saigne longtemps le cœur.

Ce détachement, n'est-il pas vrai? est l'un des plus navrants qui soient. Avec ces amis là quelque chose de nous-mêmes s'en va. Longtemps on les cherche, longtemps et de l'œil et de la pensée. Tous ces chers trésors qui remplissaient le home de souvenirs et de chansons, et qui, en franchissant sans retour la vieille demeure aimée et perdue, semblent s'animer comme pour nous reprocher de les sacrifier ainsi. Hélas! sacrifice inévitable, inexorable....

On souffre en les regardant partir pour jamais; on souffre et de s'en séparer, et, dirai-je, de les séparer les uns des autres, ceux qui depuis tant d'années ne s'étaient point quittés.

Oui, c'est là surtout, mon cher et éminent compatriote, l'idée qui m'a hanté depuis que le billet reproduit plus haut m'est parvenu.

Je vous ai vu, je vous vois mentalement gagné par une tristesse plus vive encore à mesure que se rapproche le jour de cette exécution; je vous entends murmurer un dernier adieu à cette charmante partie du foyer dont vous déshéritent les brutalités du sort.

Et en présence de ce spectacle, trop peu nouveau pour moi, d'ailleurs, je me prends à penser qu'il faut que certaines rigueurs aient aussi leur volupté, puisque toujours l'on retrouve des hommes qui s'engagent ici sur cet aride chemin des lettres où vous avez jeté de l'éclat, et où, injustement frappé, vous marches encore cependant avec virilité, avec amour, avec talent.

La tempête ne gronde pas pour baroser. Cette tempête, vous l'avez acceptée consciemment, écrivai-je, et vous y faites face encore, pourvu que de temps à autre une flèche de flamme en perce et en éclaire les ténèbres.

C'est cette flèche rayonnante qui rallume l'étincelle en l'écrivain, l'artiste même le plus éprouvé. C'est elle qui retarde l'heure d'écroulement, de néant, où, le front pâli, courbé, on se dit à soi-même: A quoi bon!

Minute de mortel affaissement, d'effondrement moral. On voit l'obscurité qui s'épaissit, qui vous gagne, vous enveloppe, et l'on regarde ses illusions s'en aller une à une, comme, la nuit, on écoute mourir le bruit d'un pas qui s'éloigne.

Que cette minute là soit longtemps encore différée pour vous. En dépit des années gardez votre énergie, vos croyances et votre culte.

Culte et croyance ne vous ont pas sauvé des désenchantements, des misères de ce monde, et l'épreuve qui se consommera dans trois jours, est certainement l'une de ces misères, l'un de ces désenchantements; mais qu'importe!

L'homme est fait pour mérir heure par heure, même:
Les pleurs pour tomber goutte à goutte!

Et puis, l'art, par lui-même, n'a-t-il pas toujours ces consolations et ne venge-t-il donc pas souvent des ineptes persécutions de la destinée?

Bien à vous,

L. PLACIDE CANONGE.

UNE SCÈNE A L'HOTEL-DROUOT.

On vient de publier, à Paris, un volume intitulé: *l'Hôtel Drouot et la Curiosité*. La préface, des plus gaies, ce qui est rare pour une préface, est signée Charles Monselet. Voici une des plus piquantes anecdotes qu'elle contient.

Je ne suis peut-être pas le seul à me souvenir d'une aventure légèrement fantastique arrivée à l'Hôtel-Drouot, il y a cinq ou six ans environ.

Il s'agissait d'une vente de tableaux un peu molle. Les amateurs étaient rares, les marchands ne *rendaient* pas. Public nombreux, mais indifférent; public d'hiver venu pour se chauffer et pour tuer le temps.

Le commissaire-priseur, à son bureau, réprimait mal de nombreux bâillements.

Seul, l'expert se donnait un mouvement extrême: il allait et venait au milieu de ses tableaux, prenant l'un, laissant l'autre, passant le coude sur celui-ci. Tout à coup, il apporta entre ses bras une toile particulièrement enfumée.

—Messieurs, dit-il, nous mettons en vente un tableau attribué à Rembrandt, le No 18 du catalogue... dans un état complet de conservation...

—Oh! oh! murmura un brocanteur.

—Pour l'époque.... ajouta l'expert.

Le commissaire jouant avec un petit peigne d'écaille dans ses favoris:

—Messieurs.... un Rembrandt.... un Rembrandt représentant quoi? dit-il à l'expert.

—Un vieillard.

—Un superbe vieillard.... Nous demandons dix mille francs du Rembrant.... Faites passer le tableau....

L'expert intervenant:

—Voyez, messieurs.... la date est par derrière, en écriture du temps.... Il a d'ailleurs figuré dans plusieurs cabinets célèbres.

—Dans plusieurs cabinets célèbres, répéta machinalement le commissaire-priseur.

Et il reprend presque aussitôt:

—A deux mille francs le Rembrandt.

—Il y a marchand à cinq cents, dit l'expert avec un soupir.

—Six cents, dit une voix nonchalante.

—Sept cents!

Pendant ce temps, le tableau fait le tour des amateurs qui avoisinent le bureau. Tous demeurent muets.

Evidemment, la vente s'annonce mal.

—Amenez par ici! dit un marchand d'un air narquois.

Le garçon vient le lui mettre sous le nez.

Le marchand n'y jette qu'un coup d'œil et se retourne dédaigneusement.

—Allons, messieurs, à sept cents! crie le commissaire-priseur.

—Sept cent cinquante!

—Huit cents!

—A huit cents le Rembrandt.... on digne de l'être! dit le commissaire; huit cents!...? Voyons, messieurs, c'est pour rien... Il y a de la dignité de l'art.

—Mille! prononce quelqu'un du fond de la salle.

—A mille francs! dit le commissaire en assujettissant son pince-nez et en cherchant à découvrir l'enchérisseur.

Les marchands se regardent; ils n'aiment pas les inconnus viennent faire une concurrence sur leur terrain. Et puis, si ce Rembrandt allait être un véritable Rembrandt? De tels hasards se sont vus.

Bref, on l'entre eux se hasarde:

—Onze cents! dit-il.

—Quinze cents! dit le même homme du fond.

Mais quel homme? Il échappe au pince-nez du commissaire; l'expert lui-même s'évertue à regarder les assistants.

Néanmoins, l'enchère est ramassée par le commissaire.

—Quinze cents francs le tableau!

—Diable! c'est sérieux! se dit un marchand.

L'expert reprend espoir et promène son tableau d'un air de triomphe.

—Un Rembrandt de la bonne manière, dit-il; le portrait d'un notable d'Amsterdam....

—Quinze cents francs! répète le commissaire.

Un autre marchand se décide:

—Seize cents!

—Dix-sept cents!

—Trois mille!

Ce chiffre a été jeté par la même voix mystérieuse. Pour le coup, la salle s'émeut. La vente est lancée, mais par qui? N'importe! Il y a des précédents. Souvent on a vu des sournois pousser aux enchères, se cacher, opérer pour des grands seigneurs, pour des princes étrangers, pour des musées. Le cas se présente peut-être ici. Un Rembrandt a été signalé; des commissions ont pu être données. Le commissaire-priseur croit se souvenir d'avoir aperçu Philippe Burty le jour de l'exposition; il dresse l'oreille; se laissera-t-il refaire? Non pas. Il demande qu'on lui apporte le tableau; il l'examine, il s'extasie....

—Trois mille francs, messieurs! Le Rembrandt est d'une pâte merveilleuse: notre expert en affirme l'authenticité.... Trois mille francs! Nous ne pouvons pas nous arrêter là,.... Que dirait-on de nous?

—Trois mille cent! fait un entrand.

—Quatre mille! dit la voix.

Le coin des amateurs redemande à voir.

L'expert se sent aux anges et prend sur lui de dire:

—Le tableau a été gravé, messieurs....

Le commissaire-priseur s'emballe à son tour;

—Messieurs, le tableau a été gravé et fait partie d'une iconographie célèbre.... Quatre mille francs!

—Quatre mille cent! murmure une vieille perruque.

—Ah! malin! lui dit son voisin, le menton sur sa canne.

—Que voulez-vous? Je crois me souvenir de l'avoir vu chez le marquis d'Alletty.

—A quatre mille cent! crie le commissaire-priseur.

—Cinq mille! prononce la même voix.

—Oh! oh! fait le chœur des marchands c'est décidément une affaire; mais qui donc pousse ainsi?

Et ils se démontent tous le cou à voir l'enchérisseur qui persiste à demeurer invisible.

Le commissaire y a renoncé, mais il va toujours.

—Cinq mille! le Rembrandt! un des rares Rembrandt échappés aux grandes galeries historiques!..... Cinq mille francs!.... Est-ce à vous, monsieur? dit-il en s'adressant à un individu, qui s'empresse de faire des gestes de dénégation.... Non?.... Vous le regretterez.... Voyons, messieurs, dépêchez-vous..... A cinq mille francs, le Rembrandt!..... C'est une pitié, en vérité.

—Cinq mille cent! dit une voix du coin des amateurs.

—Six mille!

—Six mille cent!

—Vous êtes fou, mon cher, dit un des assistants à l'oreille du dernier enchérisseur; c'est une croûte odieuse.

—C'est possible; mais, que voulez-vous, je suis agacé par cette voix inconnue.

—A six mille cent francs le magnifique Rembrandt! clame le commissaire-priseur, se levant de son fauteuil comme pour les belles ventes.

—DIX MILLE!

Pour le coup, le commissaire retomba assis; la nouvelle enchère dépassait toutes les proportions prévues.

Il regarde le public d'un air égaré, dépose son marteau à côté de lui et s'exprime en ces termes:

—Messieurs, il se passe ici quelque chose qui n'est pas naturel.. Je prie le dernier enchérisseur de vouloir bien se faire connaître à moi par un signe quelconque.... Faite de quoi, je me déclare dans l'impossibilité de continuer la vente.

Ces paroles occasionnèrent un vif tumulte. Il y eut des apostrophes échangées, des gens montrés au doigt, voire quelques bousculades.... Bref, les garçons firent évacuer la salle.

Le lendemain, on eut l'explication de cette scène singulière par cette note dans les journaux.

"Hier, l'ordre a été troublé pendant quelques instants dans une des salles de vente de l'Hôtel de la rue Drouot. Un ou deux ventriloques qui s'y étaient introduits, ont jeté la perturbation en émettant des prix chimériques sur les articles mis en adjudication. La police n'a pas pu réussir à mettre la main sur ces mystificateurs d'un nouveau genre."

CHARLES MONSELET.

Théodore de Banville a une sainte horreur de ce qu'on est convenu d'appeler "l'art industriel."

Rencontrant un peintre qui produit beaucoup, le poète du "Sang de la coupe" lui demanda par politesse quelle était l'œuvre à laquelle il travaillait présentement.

—Je fais un diorama, répondit l'artiste, et vous?

—Moi, répondit Banville, je travaille à un grand ouvrage intitulé: "Le poisson rouge est-il un objet d'art?"

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 8 mars 1884.—Température—Temps clair, vents plus froids du nord, pression barométrique plus haute.

Température du 8 mars 1884
Thermomètre de C. DURAMEL, Opticien.

heures du matin	Fahrenheit.	Centigrade.
Minuit	69	20
6 A.M.	79	26
3 P.M.	84	29
6 P.M.	76	24

Samedi, 8 mars 1884, 3 p.m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	69	Louisville, Ky	39
Augusta, Ga	84	Memphis, Tenn	40
Corsicana, Tex	72	Mobile, Ala	72
Cairo, Ill	42	Montgomery, Ala	68
Chattanooga, Tenn	65	Nashville, Tenn	43
Cincinnati, O	32	New Orleans, La	78
Davenport, Iowa	26	Omaha, Neb	17
Dubuque, Iowa	21	Pittsburgh, Pa	40
Galveston, Texas	67	Savannah, Ga	60
Indianola	71	Shreveport, La	49
Keokuk, Iowa	24	St-Louis, Mo	26
Key West, Fla	81	St-Paul, Minn	4
La Crosse, Wis	18	Vicksburg, Miss	53
Leavenworth, Kas	25	Yankton, D. T	14

Hauteurs des eaux au-dessus de l'étiage (eaux les plus basses)

Augusta	24.61	Nashville, Tenn	39.08
Cairo, Ill	29.05	New Orleans	0.08
Cincinnati, O	24.00	Omaha, Neb	—
Davenport, I	—	Pittsburgh, Pa	4.02
Keokuk, Iowa	—	Shreveport, La	28.00
La Crosse, Wis	—	St-Louis, Mo	9.11
Leavenworth, K	5.03	St-Paul, Minn	—
Louisville, Ky	10.00	Vicksburg, Miss	45.08
Memphis, Tenn	34.08	Yankton	—

Eau tombée du niveau des hautes eaux de 1882 1874

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

John Stone à Mlle Elizabeth Jeffries.
John H Roe à Mlle Carrie Powell.
John J Fox à Mme Veuve Annie Thompson Mitchell.

Naissances.

Mme Leon Johnson, un garçon, 9 fév.
Mme J M Onion, une fille, 20 jan.
Mme Josiah Haggett, un garçon, 17 fév.
Mme Henry, une fille, 5 fév.
Mme E G Crozat, une fille, 28 jan.
Mme John M Baldwin, une fille, 14 fév.
Mme Isidore Cohnlongue, une fille, 2 mars.
Mme Eugène Daydier, une fille, 28 fév.
Mme John Geraghty, un garçon, 19 fév.
Mme John Molde, une fille, 3 mars.
Mme Conrad C Jullien, un garçon, 3 mars.
Mme Emile Rouyer, une fille, 2 mars.
Mme John Meyer, un garçon, 5 mars.
Mme R J Carey, Jr, un garçon, 19 fév.
Mme F B Powell, un garçon, 5 mars.
Mme F B Hernandez, une fille, 4 mars.
Mme Patrick J Hanley, un garçon, 4 fév.
Mme Henry Glindmeyer, un garçon, 6 fév.
Mme W A Scott, Jr, jumeaux, 18 jan.
Mme W H Greenfield, une fille, 2 mars.
Mme James P Walsh, un garçon, 15 jan.
Mme W J O'Brien, un garçon, 10 fév.

Décès.

Joseph R Remy, 2 ans, 159 rue Claiborne côté Nord.
Charles Vaque, 59 ans, 72 rue St Pierre.
Théodore Desconnet, 74 ans, coin des rues Kerlando et Brogd.
Paul Bruno, 6 jours, 275 rue Lafayette.
Nicolas Claude, 73 ans, Asile des Petites Sœurs des Pauvres.
Mme Rebecca Mme Wilbur, 80 ans, coin des rues Jean et Collège.
George T Miller, 4 ans, 245 rue Royale.
Mme Elizabeth Reine, 54 ans, 186 rue Remparts côté Sud.
W H Clark, 34 ans, 815 rue Dauphine.
Evans Brown, 16 mois, rue Lafayette, près Bassin.
Josephine Evans, 5 mois, 157 rue St Patrick.
Marie Blanc, 2 ans, rue Ste Anne, rue Prieur.
Mme Rosina Desconvet, 75 ans, 6 rue Livaudais.
Alphonse Nixes, 3 mois, 604 rue St Denis.
Wylie François, 43 ans, rue St Philippe, près Bourbon.
Frank H Hecker, 8 mois, 33 rue Miro côté Sud.
Jules E Masseys, 17 mois, 166 rue Remparts, côté Nord.
Martin Hartman, 5 mois, rue Elmira, entre Pierre et Alix.
Mme Veuve Serasine S Becker, 75 ans, 98 rue Esterge.
Teresina Moss, 36 ans, 249 rue Royale.

Voyageurs arrivés.

CITY HOTEL.

A Z McJannis, S Bacon, E A P Newman, Floyd, La; P L Thompson, New-York; J T Sims, Cincinnati; Wm McCannell, Canada, A K Hayes, Mobile; P L Queyrouge, J H Lewis, Houston, Texas; A R Miller, Morgan City, La; Thos Faris, jr, B Livingston, Texas, E T McKenzie, Baton Rouge, La; T W McDonald et fils, Mobile; A Tweedall, Mich; G C Taylor, Miss; J T Thomson, Philadelphia; Geo T Moore et femme, Kansas City, Mo; S Waldman, femme et enfant, F W Rice et femme, Chicago; Jno R Hall, Maysville, Ky; S H Hallory et femme, Miss Ellery, Iowa; H L Stickers, Nile Orléans; F R McDonald, ville.

Cour Criminelle de district—A la section A, (juge Roman)—Joseph Hyland, convaincu de blessures a été condamné à deux ans de travaux forcés et à $500 d'amende. A défaut de paiement de l'amende il passera un an de plus à la même institution.

A la section B, (juge Baker)—Charles Baker, convaincu de vol a été condamné à quatre ans de travaux forcés.

Cour du recorder Davey.—Frank B. Follin, Lizzie Walker et Cora Dorsey, accusés de vol; William McCormack et Dave Hennessey, de port d'armes cachées; Mme Keveney, de blessures—ont été envoyés à la cour criminelle de district. Cautionnement de $250.

John W. Ward, convaincu de menaces, a dû donner un cautionnement de $250 pour répondre de sa bonne conduite durant six mois.

Clémentine White, convaincue d'insultes; Willis James, de bataille et de bris de paix—ont été condamnés à $5 d'amende ou dix jours de geôle de police.

Une Bonne Pensée—La communication suivante nous est adressée avec prière de lui donner place dans cette chronique:

Bureau du "Roller Coaster" (montagnes Russes). 163 rue Gravier.

Nile Orléans, 8 mars, 1884.

MM. les Editeurs de l'*Abeille*.

Chers Messieurs,

Les propriétaires du "Roller Coaster" (montagnes Russes), seraient heureux d'inviter, par la voie de votre estimable journal, tous les Orphelins et Orphelines de la ville à faire, gratis, une ascension sur leurs montagnes Russes rue St. Charles, près le cercle Lee. Dans le cas où l'invitation serait agréée, l'appareil fonctionnerait, pour ces enfants exclusivement, tous les Samedis, le temps le permettant, de 2 à 4 heures de l'après-midi.

Très respectueusement,

L. A. FOURNIER.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des améliorations:

Théophile Jacques Joseph Monlesun à Mme François Jonville, un terrain et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Ste Anne, Dumaine, Robertson et Claiborne.....$1,250

John B. Graenauer à Edward Laemar, deux terrains et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Camp, Chesnut, Dufossat et Belcastle.....$400

Edward Joachim Soulat du Fossat à Mme Denis James Niconan, un terrain et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Elmire, Congrès, Bourgogne et Kemparte, ayant 35 pieds de face à la rue Elmire sur 120 pieds de profondeur.....$565

André Doriocourt jr. à Louis Tolver Chopping, un terrain et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Ursulines, Tonti, Hôpital et Rocheblave.....$600

John E. Pedarré à Adolphe Schreiber, un terrain et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Orléans, Ste-Anne, Miro et Tonti.....$4,250

Mme Veuve Robertson T. Douan et al à Mme Michael Gernon, 1° Un terrain et bâtisses dans l'filet compris entre les rues St-Charles, Lafayette, Girod et Carondelet; 2° Une portion de terre et bâtisses compris entre les mêmes rues que le précédent terrain.....$11,675

Mme Manuel Antoine Esteves à André Doriocourt jr., une portion de terre et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Derbigny, Claiborne, Kerlerec et Colombe.....$200

Peter Pertadorf à John Pertadorf, deux terrains et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Belle Castle, Dufossat, Jersey et Laurel.....$600

Mme veuve Frédérick Pohlman et als à Mme Veuve Henry Jurgens, deux terrains et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Madison, Dublin, Hampson et Seconde.....$1,300

Elias A Williams à Mme Christopher C. Wilson, un terrain et bâtisses dans l'filet compris entre les rues Hampson, Seconde, Adams, et Burdette.....$116

Paragraphes.—Lottie Cain, blessé avant hier par H. Emmerling s'est évadé pour la seconde fois de l'hôpital de Charité, en escaladant la muraille donnant sur la rue Magnolia. L'officier de police Kevlin l'a poursuivi et il est alors entré dans un salon d'huîtres au coin des rues Locust et Poydras où le propriétaire de l'établissement a refusé de laisser l'agent pénétrer chez lui pour arrêter Cain. Trois heures plus tard, Cain a été arrêté dans la rue Joséphine, près Tchoupitoulas.

—Devant une nombreuse société, à la demeure de M. Weinfurter, hier soir, il s'est donné une fête d'un genre original mais qui n'en a pas moins été goûtée pour cela. Des amis du monsieur que nous avons nommé se réunissent tous les ans chez lui et l'invitent à assister à un *surprise party* dont le genre varie mais qui se termine toujours en une sauterie. La fête d'hier à laquelle nous serions fort en peine de donner un nom, appartient plutôt au genre fantaisiste qu'à tout autre; elle a été organisée par des personnes voulant divertir des amis et se divertir eux-mêmes, et pour ce faire, rien de drolatique n'a été exclu du programme. On a proclamé la monarchie, choisi un roi, formé une cour, tout cela en quelques heures; et les bons sujets—les invités—ont ri, ont applaudi aux mille et une excentricités des acteurs de cette farce comico-aérienne: MM. F. Canon, J. Eglob, C. Lostha, W. Moran, W. Prados, E. Wench, C. Warner, J. J. Weinfurter, E. Williams, M. J. Weinfurter et Mlle E. Wench. Mais les idées révolutionnaires seront de tous les temps. Hier soir, dans les salons de M. Weinfurter elles ont fait leur œuvre, elles ont renversé la monarchie et fait du roi déchû un bon et brave républicain qui n'a pas tardé à se *démocratiser* au point de promener à son bras toutes ses anciennes *sujettes* lorsque l'heure de l'égalité sociale a sonné et les danses ont commencé; M. Weinfurter sait tous les honneurs de son hôtel lui demeure, et ses amis l'en félicitent.

—Mme Crossill, domicilée au No. 98 de la rue Bienville, a aperçu un nègre qui fouillait son armoire. Elle lui a demandé ce qu'il faisait là; le nègre, pour toute réponse, l'a saisie par la gorge et l'a menacée de la tuer si elle appelait du secours. Malgré ces menaces Mme Crossill a poussé des cris et le nègre effrayé s'est enfui sans avoir rien pu emporter.

—La levée en face du "Louisiana Oil Works" menace de s'ébouler d'un instant à l'autre. On a appelé des travailleurs pour la consolider et prévenir une brèche.

—Fred Seibert, blanc, âgé de cinq ans, et Dennis Bon, c, âgé de quinze ans, se sont querellés, hier matin, au coin des rues Clara et Première. Bon a saisi une pierre et l'a lancée à la tête de Seibert. Le blesseur n'a heureusement aucune gravité. Bon a été arrêté.

—Une rixe a eu lieu, hier, à trois heures et demie de l'après-midi, dans un salon d'huîtres, rue Decatur, près Dumaine, entre J. A. Boudreaux, c, et Jab. Sintes, blanc. Boudreaux a été renversé et grièvement blessé par Sintes qui lui a porté des coups de pieds à la figure et en plein corps. Sintes a déclaré à la police que Boudreaux était venu dans son établissement et l'avait assailli avec une bouteille. Il aurait dû devoir se défendre. Néanmoins on l'a arrêté.

—Sanders Johnson, c, et Charles Williams, c, se sont battus hier au No 233 de la rue Peters; le premier s'est armé d'un revolver et l'a déchargé sur Williams, qui a été atteint au dos. La blessure qui est grave, a été pansée à l'hôpital. Johnson s'est enfui.

—Hier, à deux heures de l'après midi, Willie Wallace, âgé de onze ans, a été blessé au nez par la décharge d'un petit pistolet que manipulait un de ses camarades, rue des Religieuses, près Julie. Le patient s'est fait à l'hôpital.

Le souvenir de ces pauvre Ponson du Terrail a été réveillé par la reprise de la *Jeunesse du roi Henri*.

On a remis en circulation quelques drôleries de style échappées à l'improvisation quotidienne du feuilletoniste jadis célèbre.

Ponson du Terrail n'avait, du reste, sur ce chapitre aucune prétention.

Il disait un jour naïvement:

—Mon Dieu! je ne me pique pas d'être correct..... J'écris comme je parle.

Un jeune Hova, venu en droite ligne de Madagascar et fraîchement débarqué à Paris, disait à son guide:

—A première vue, on serait tenté de croire que tous les Français sont médecins.

—Pourquoi?

—Parce qu'ils ne peuvent s'aborder sans se prendre la main en se demandant les uns aux autres: "Comment vous portez-vous?"

Deux philosophes causent des malheurs du temps en flânant sur le boulevard.

—Avouez, mon cher, fait l'un d'eux avec une douce componction, que notre époque est exceptionnellement bête.

—Hen.....

—Voyez-vous, j'ai beau chercher, je ne trouve plus guère de gens spirituels: on devient stupide.....

—C'est parce que, de nos jours, il y a trop d'esprit de parti!

Le médecin a ordonné des bains au père Grippeliards.

Celui-ci se rend dans un établissement hydrothérapique et demande le prix d'un bain:

—C'est un franc, dit la caissière; mais si vous prenez douze cachets à la fois on vous les laissera à dix francs.

—Oh! dit l'avare, vous me passeres bien ça à six francs.

—Si vous voulez, répond le patron qui connaissait le bonhomme, seulement on vous mettra les douze bains dans la même baignoire!

Cueilli dans un roman antique, genre *Salammbô*:

....Le roi des rois était assis sur un trône élevé de sept cinquante poudées.... Il reçut les envoyés avec hauteur.

Parfaitement compréhensible!

En quoi consiste l'honnêteté.

Un négociant à un associé. Cette homme, la probité même, avait à toucher une somme de six mille francs, l'autre jour. Le personne qui lui compte les billets se trompe et au lieu de six lui en donne sept. Sept mille francs au lieu de six mille.

Que fit le négociant, homme qui ne transige pas en pareille matière?

—Mon cher ami, dit-il en appelant son associé, on ma donné mille francs de trop, je suis un honnête homme: voici cinq cents francs pour vous!

Le jeune Tomy assiste à un grand dîner donné par ses parents et se tient à table comme un parfait gentleman.

Au dessert, on apporte un magnifique gâteau, et quand tous les invités sont servis, la mère de Tomy l'invite à tendre son assiette.

—Non, maman, dit-il, je n'en veux pas.

—Pourquoi?

—Parce que.....

—Cependant, tu adores les gâteaux!..

—C'est que.... celui-ci, je l'ai vu faire!

Une jolie fable-express:

Un Gascon sentait l'ail. Comme il disait: "Fameux, ça!"

Le goût de cette plante! un Parisien
bonasse
Répondit: ce n'est bon qu'au pays de
Bagasse,

Morality,

Les gens de mon pays n'ont pas besoin d'ail, eux.

Le Journal du dernier Robinson.

Fantaisie de l'avenir (XXe siècle.)

I.

Brest, janvier 1984.

Je m'embarque aujourd'hui à bord de la Mandragore, vaisseau français qui part pour faire le tour du monde et exécuter un voyage d'exploration dans les régions les plus inconnues.

Depuis mon enfance, la gloire des navigateurs célèbres m'empêche de dormir.

Moi aussi j'attacherai mon nom à quel que île déserte; moi aussi j'aurai des aventures; moi aussi je foulerai des terres vierges encore de pas humains.

J'ai assez et trop de la civilisation. Je suis las d'arpenter les neuf cent soixante-quinze boulevards dont se compose Paris. Ce que je veux voir, c'est la nature primitive, sauvage même.

Le sort de Robinson me paraît, comme dit une vieille chanson du siècle dernier, le plus beau, le plus digne d'envie.

Ah! si j'étais né du temps de sir John Franklin!.... Enfin, je trouverai bien un recoin du globe à inventer, à baptiser, à coloniser.

Qu'ai-je dit, coloniser! Non, je lui laisserai religieusement sa sublime solitude. Je m'y installerai en tête-à-tête avec le ciel, et là j'écrirai pour mes petits-neveux le Journal du dernier Robinson.

Nous levons l'ancre. A la grâce de Dieu!

II.

Côtes d'Afrique, février 1984.

Depuis le commencement de notre navigation, le ciel semble s'acharner à notre poursuite.

Il fait un temps admirable. Ajoutez à cela que cet affreux vaisseau est si ingénieusement construit d'après les règles et avec les perfectionnements modernes, que l'on sent à peine le roulis.

Il me semble que je n'ai pas quitté la rue de Rivoli et mon appartement du troisième, — sur le devant.

Cependant l'horizon s'obscurcit, le capitaine consulte sa lorgnette. On n'en peut plus douter, une tempête se prépare.

Mon rôle commence donc!

III.

Sénégal, février 1984.

J'en suis encore bouillant de colère. La tempête s'est déchaînée avec une violence insensée; des lames avaient soixante pieds; la foudre et les éclairs se succédaient sans interruption.

Des craquements sinistres ébranlaient le navire. Je me suis approché du capitaine; il était impassible et fumait son cigare tout en commandant la manœuvre.

Cette impassibilité m'a irrité, et l'interpellant:

—Nous sommes en danger, n'est-ce pas?

—En danger de quoi?

—Parbleu! de faire naufrage; ne me le cachez pas, j'ai du courage et....

—Je vous trouve plaisant, ma parole d'honneur, avec votre naufrage. Vous croyez donc que nous vivons au dix-neuvième siècle?..... Attention à la barre!..... Les vaisseaux aujourd'hui sont, Dieu merci! assez perfectionnés pour ne plus être soumis aux caprices.... Attention donc, à la barre!

—Mais nous sommes près de la côte, et quelque récif....

—Des récifs? j'doh sortez-vous? Entre qu'on ne les connaît pas, les récifs! Tenez, il y en a un là-bas, à trente-trois mètres vingt-deux centimètres. Il est large d'un kilomètre et long de.... Les récifs, je vous les énumérais tous les uns après les autres..... Voulez-vous en regarder un de près?

Cet animal, tout naufrage est impossible, avec vous!

—Je m'en flatte.

—Mais c'est une trahison!

—Vous êtes fou, je suppose.

Une vive altercation s'suivi ce colloque. Plus de naufrage! Non, je n'y reverrai pas une minute de plus, sur la coque impermeable, et je profite de ce que la Mandragore relâche au Sénégal pour débarquer.

J'irai à pied explorer le désert; là, du moins, le danger et l'imprévu seront des réalités.

IV.

Dans le Désert, mars 1984

Ils appellent cela le désert! Fiez-vous aux hommes!

Je marche depuis dix jours, et depuis dix jours je ne trouve que des gares de chemins de fer.

J'écris ces lignes sur un siége en fer de l'usine Tronchon, à l'instar de ceux qu'on voit aux Champs-Elysées, près d'un puits artésien qui me rappelle Grenelle, à l'ombre de sapins qu'on prendrait pour une succursale de parc anglais.

A l'horizon se dressent les maisons d'une ville, et, hier au soir, on faisait sur le toit de l'une de ces maisons des expériences d'éclairage électrique.

Une voiture passe..... Dieu me pardonne, c'est un fiacre!

Le cocher nègre fait un signe; un autre nègre en uniforme s'approche, et j'comprends à sa pantomime qu'il lui dresse un procès-verbal de contravention pour avoir fait la marande.

Dès ce soir je rebrousse chemin; car un marateur que j'ai rencontré conduisant ses légumes à la ville m'a assuré, — en très-intelligible français, ma foi, — que le désert est tout entier parcil à cet échantillon.

Je me réembarquerai pour le pôle nord.

Dans ces régions glacées, je serai probablement plus heureux.

V.

Pôle nord, juillet 1984.

Toutes mes illusions s'évanouissent donc successivement?

Je viens de parcourir le pays des Esquimaux. Peuplé! archipeuplé! Partout des colonies européennes.

Dans la rue du dernier village que j'ai traversé, j'ai lu, de mes propres yeux lu, une affiche annonçant des dents artificielles à 5 francs; une autre informait les habitants du passage d'un commis voyageur de la Belle Jardinière!

Je ne l'aurais pas trop deviné au costume des indigènes. Les Esquimaux en paletot et avec des sous-pieds!

Et toutes les femmes jouent du piano!

Fuyons! Les forêts vierges de l'Amérique et les Montagnes Rocheuses seront, il faut l'espérer, plus inhospitalières.

VI.

Forêts vierges de l'Amérique,
septembre 1984.

O Robinson! Robinson! objet de mon admiration et de ma convoitise, faudra-t-il renoncer à l'imiter?

Forêts vierges, dit la géographie. Avec des poteaux indicateurs à chaque carrefour et des allées interdites aux voitures non suspendues!

A ma droite, une scierie mécanique débitant sur place des parquets à 50 pour 100 au-dessous du cours; à ma gauche, une usine pour la fabrication du gaz.

Ce matin, cependant, j'ai eu une émotion. En sort